

« Sociocritique de la traduction. Théâtre et altérité au Québec (1968-1988) »

Jane Everett

Numéro 63, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28017ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Everett, J. (1992). Compte rendu de [« Sociocritique de la traduction. Théâtre et altérité au Québec (1968-1988) »]. *Jeu*, (63), 180–181.

«Sociocritique de la traduction. Théâtre et altérité au Québec (1968-1988)»

Ouvrage d'Annie Brisset, Montréal, Le Préambule, coll. «l'Univers des discours», 1990, 347 p.

«L'apport de l'autre¹»

«Les normes qui régissent les stratégies de traduction, dit Annie Brisset dans son introduction, interviennent aussi bien avant que pendant le transfert. Elles agissent à des degrés divers, mais elles sont en grande partie déterminées par la fonction que les textes qu'on traduit doivent remplir dans le polysystème de la littérature d'arrivée, c'est-à-dire par la place que l'institution leur y assigne.» (p. 29) Discours social, donc, la traduction fait d'une œuvre étrangère une œuvre qui puisse s'insérer dans le programme idéologique assigné au public auquel elle se destine, et le traducteur, consciemment ou inconsciemment, choisit ses textes-sources et ses stratégies de traduction en fonction du même programme. La confrontation d'un corpus suffisamment grand de textes originaux à leurs versions traduites permet d'identifier les constantes sous-jacentes aux variations de surface et de reconstituer les codes qui les régissent.

Le corpus choisi par Annie Brisset — les traductions d'œuvres étrangères publiées au Québec ou présentées dans le théâtre «institutionnel» québécois entre 1968 et 1988² — se prête particulièrement bien à ce genre d'étude : «D'une part, le théâtre est en prise directe sur la société, sur son imaginaire et ses représentations symbo-

liques, le système de ses idées et de ses valeurs. [...] le dialogue de théâtre présente des affinités directes avec le discours de la société, surtout quand ce théâtre est pris, comme ici, dans une phase réaliste et à l'intérieur d'une collectivité en pleine effervescence identitaire.» (p. 27-28)

Le choix du mot «identitaire» n'est pas fortuit; l'identité québécoise, sa quête, sa définition, constitue le nœud idéologique, la notion-matrice qui ancre et motive le réseau de sens, de valeurs et de rapports qui détermine le choix des textes à traduire (questions de compatibilité avec le discours dominant dans l'institution théâtrale québécoise), les stratégies discursives des traducteurs (inclusions et omissions, ponctuation, graphie, choix de lexique, de registre, de sociolecte...), le statut accordé à l'auteur et au traducteur, à l'original et à la traduction dans l'institution théâtrale.

La question de l'identité est indissociable de celle du rapport problématique à l'Autre (tantôt l'Étranger aux visages multiples : l'Anglais, l'Immigrant, le vendu, double perfide du Québécois; tantôt la langue dominante ou usurpatrice : l'anglais, le français international, le canadien-français, la langue étrangère; tantôt encore une nation hostile : la France ou l'Angleterre impérialiste, le Québec investi par l'Autre, terre de la dépossession; etc.). Ainsi, le premier chapitre du livre, «l'Étranger dans l'institution théâtrale», identifie et analyse les contraintes qui déterminent les modes de présentation de l'Autre (texte ou auteur) dans le livre, puis les critères qui président à la sélection du répertoire étranger.

1. Voir le dossier de *Jeu* 56 consacré à la traduction théâtrale, 1990.3, p. 7-125, N.d.l.r.

2. On trouve la définition du terme «institutionnel» et la description du corpus aux pages 71 à 74.

Le rapport à l'Autre «[...] engage trois modalités de traduction : iconoclaste, perlocutoire et identitaire» (p. 35); chacune de ces modalités forme le sujet d'un des trois chapitres qui suivent. La «traduction iconoclaste», c'est l'imitation ou la parodie destinée à miner et à fragmenter l'original (l'Autre canonique qui, à ce stade, est encore la référence contre laquelle le nouveau théâtre se mesure) pour en abolir le pouvoir de détermination, le pouvoir de destruction du sens de soi.

La traduction perlocutoire, étudiée au chapitre III («Shakespeare, poète nationaliste québécois. La traduction perlocutoire»), a une fonction persuasive, relayant les discours idéologiques, fidèle d'ailleurs en cela au discours littéraire dominant de l'époque (p. 257). La confrontation de la «traduction québécoise», par Michel Garneau, du *Macbeth* de Shakespeare, à d'autres traductions comme à l'original, permet de relever dans la première les marques d'une «modélisation axio-idéologique» et esthétique qui fait ressortir (ou crée) des affinités idéologiques/esthétiques entre le texte de Shakespeare et le texte théâtral québécois contemporain, et supprime les éléments susceptibles d'atténuer ou de subvertir le message.

La traduction, dit Annie Brisset dans le chapitre IV («Le désir d'une langue natale. La traduction identitaire»), «[...] ne sert pas à combler un vide linguistique [...]. Elle modifie plutôt le rapport des forces linguistiques, sur le plan institutionnel et sur le plan symbolique, en permettant que le langage vernaculaire prenne la place du langage référentiel» (p. 264). En d'autres termes, par la traduction, la langue québécoise et, plus particulièrement, la langue dite «populaire», en vient à remplacer l'ancienne langue «de culture», le français «de France», «international», une langue sans rapport avec l'identité québécoise et même hostile à elle : «La traduction est alors un acte de réappropriation, de recentration identitaire, une opération territorialisante. Elle ne crée pas de langue nouvelle. Elle élargit un dialecte aux dimensions d'une langue nationale et culturelle.» (p. 265) La démonstration se trouve dans la suite du chapitre, où sont examinées différentes définitions contemporaines de la langue

québécoise, et certaines affirmations concernant les différences entre cette langue et la langue française «internationale».

Le rapport à l'Étranger et, par conséquent, à la littérature dramatique étrangère en traduction, s'est transformé entre 1968 et 1988, au fur et à mesure que l'affirmation de la québécoité s'est traduite en changements sociaux, culturels et politiques durables. Avec ces changements s'instaure une nouvelle manière de concevoir la traduction de l'œuvre théâtrale car, comme le note l'auteure, «[p]our le devoir patriotique, la traduction a déjà donné» et «[a]u discours sur la spécificité nationale du théâtre québécois s'est substitué un discours sur l'universalité de ce théâtre» (p. 315).

Les concepts et les rapports étudiés dans *Sociocritique de la traduction* sont complexes, mais grâce à la lucidité et à la rigueur des démonstrations ainsi qu'à la clarté et à la précision de la prose, le livre d'Annie Brisset se lit sans difficulté. Une bibliographie exhaustive et une table onomastique complètent utilement cette monographie qui, au-delà des lumières nouvelles qu'elle jette sur le théâtre québécois, constitue une contribution importante à l'étude du «rôle du sujet traduisant» (p. 317) et de la traduction comme formation discursive.

Jane Everett

Illustration de Paul Rossini pour la couverture de *Sociocritique de la traduction*.

